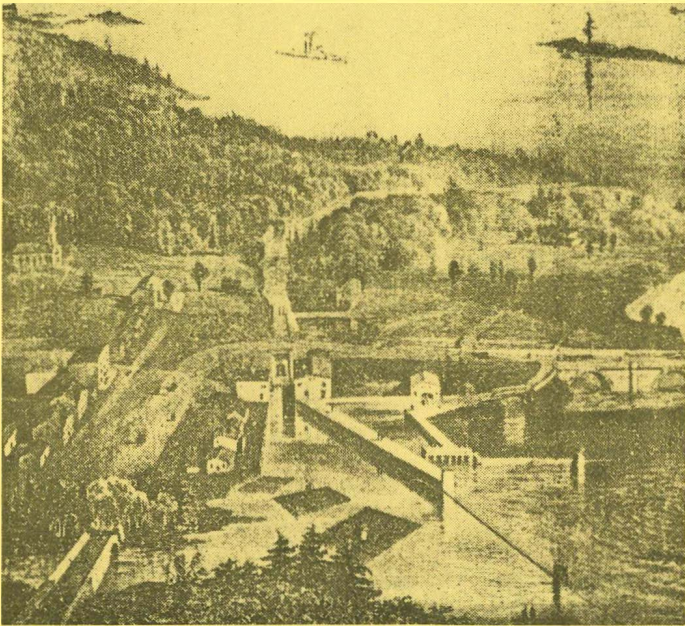


Asticou

REVUE D'HISTOIRE DE L'OUTAOUAIS

Cahier n° 37

Décembre 1987



LA FUTURE VILLE DE HULL EN 1857:
une église, quelques maisons et hangars, moulins,
cages, glissoires: la propriété privée de la famille Wright.
(Stent and Laver) Archives publiques du Canada

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE L'OUEST DU QUÉBEC
C.P. 1007, Place du Portage, Hull, (Québec)
J8X 3X5



La Société historique de l'ouest du Québec publie depuis juin 1968 un cahier périodique, intitulé ASTICOU, premier toponyme de la ville de Hull, consigné par Champlain dans le récit de son premier voyage aux Chaudières le 13 juin 1613. ASTICOU est en effet un mot algonquin qui veut dire "chaudière".

La Société historique de l'ouest du Québec

Succédant à la Société historique du nord de l'Outaouais (1935-1938), la Société historique de l'ouest du Québec s'est fixée dès le début de sa fondation les objectifs suivants:

- a) étudier et faire connaître l'histoire de l'ouest du Québec;
- b) recueillir, classer et conserver tous les ouvrages, documents et objets se rattachant de près ou de loin à l'histoire de la région outaouaise;
- c) exercer, dans les limites de ses capacités, des pressions auprès des corps publics de l'ouest du Québec en vue de l'érection de plaques ou monuments commémoratifs, et de l'aménagement de musées d'intérêt historique régional;
- d) publier sous forme de cahiers périodiques le résultat de ses travaux, et ainsi stimuler la recherche et l'intérêt public à l'égard de l'histoire régionale;
- e) collaborer avec les divers organismes représentatifs de l'Outaouais québécois dans le domaine toponymique et touristique.

La Société historique de l'ouest du Québec exerce son activité surtout dans les cinq comtés suivants du Québec: Pontiac, Hull, Gatineau, Labelle et Papineau. Toutefois, rien ne l'empêche de s'intéresser à l'ensemble du territoire québécois.

COMITÉ DE LA REVUE

Rédacteur: Dr. L.-M. Bourgoin, A.M., Ph.D. O.D.

Administration et abonnements: Monique Larouche-Depratto

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président: Dr. Louis-Marie Bourgoin

Vice-président: Ephrem Boudreau

Trésorière: Noëlla Dufresne

Secrétaire: Me Marie-Thérèse Marcil-Bourgoin

Archiviste: Georgette Mantha

Administrateurs: Monique Larouche-Depratto,

Antoinette Boily-McKinnon

Arthur A. Guertin

Jacques Guoin

Marcienne Alie-Skiplé

SOMMAIRE

Sommaire	1
Avant-propos	Louis-Marie Bourgoïn... 2
Léo-Paul Desrosiers ou le séjour douloureux d'un écrivain	
québécois à Ottawa	Jacques Gouin 3
La vie et l'oeuvre de Jacques Gouin	La Rédaction 15
Le coût de la vie à Hull et dans l'Outaouais	
au tournant du siècle	Edgar Boutet 17
Le Château Logue/Maison Nault de Maniwaki	
Un joyau du patrimoine pourrait renaître	Charles Millar 20
Le trou du diable	Edgar Boutet 23

AVANT-PROPOS

Le mois d'octobre 1987 fut très douloureux pour notre Société historique. En effet le 21 octobre 1987, Jacques Gouin, fondateur de la Société historique de l'ouest du Québec, nous quittait pour un monde meilleur. Il a été pour nous un organisateur, un inspirateur hors pair. En 1966, il fondait notre société historique et en 1968 il lançait la revue Asticou. C'est dire qu'il fut un pilier fondamental de notre organisation.

Nos sympathies les plus grandes vont à Madame Gouin et à toute la famille. Tous nos membres se joignent à la douleur que ressent toute cette magnifique famille.

Quelques semaines avant sa mort, Jacques Gouin faisait parvenir à la revue Asticou un article sur un écrivain québécois qu'il appréciait beaucoup, Léo-Paul Desrosiers. Nous publions cet article à titre posthume.

La vie et l'oeuvre de Jacques Gouin, soulignées à grands traits, nous permettent de suivre quelque peu la vie si complète et pleine d'entreprises captivantes de notre fondateur.

Un monument historique de la Haute-Gatineau après maintes discussions et pourparlers, renaît de ses cendres. Charles Millar se charge de nous tracer le tableau de ce magnifique témoin du passé.

Quel était le coût de la vie à Hull au tournant du siècle? Pour beaucoup, tout se juge en fonction de l'argent. Évidemment ils n'y comprendront rien dans ce texte de Edgar Boutet.

Avec le récit du trou du diable, nous apprenons à connaître l'une des sources de bien des légendes à Hull.

Dr. L.-M. Bourgoïn, Ph.D. O.D.
Rédacteur

LÉO-PAUL DESROSIERS

OU

LE SÉJOUR DOULOUREUX D'UN ÉCRIVAIN QUÉBÉCOIS À OTTAWA (1920-1941)*

Introduction

Trois raisons m'ont amené à vous entretenir de l'écrivain Léo-Paul Desrosiers. La première est qu'il a vécu plus de vingt ans à Ottawa, à titre de chroniqueur parlementaire du *DEVOIR* et de fonctionnaire fédéral, soit de 1920 à 1941. La deuxième raison, plus importante encore que la première, est que Léo-Paul Desrosiers fut un grand écrivain, que la Révolution tranquille a évidemment balayé du revers de la main pour l'ensevelir dans le purgatoire de l'oubli. Enfin, troisième raison, personnelle cette fois, et donc moins importante, est que lorsque je me suis établi à Saint-Sauveur-des-Monts en octobre 1977, j'appris bientôt que Léo-Paul Desrosiers avait habité pendant plus de dix ans, soit de 1953 à 1964, dans la rue voisine de la mienne. Comme j'avais ignoré jusque-là l'oeuvre de Léo-Paul Desrosiers, par curiosité je me suis alors empressé de la lire au complet, ce qui fut pour moi une véritable révélation. J'en avais même fait l'objet d'un article qui parut dans le Cahier no 9, de février 1981, de la Société d'histoire des Pays-d'en-Haut. L'année suivante, soit en juin 1982, je faisais paraître dans le Cahier no 14 de cette même Société un article sur Michelle Le Normand, épouse de Léo-Paul Desrosiers, dans lequel j'évoquais un amour de dix ans entre la romancière et le poète Albert Lozeau, en m'inspirant d'une correspondance inédite conservée dans les archives de Michelle Le Normand aux Archives nationales du Québec à Montréal.

Enfance et jeunesse de Léo-Paul Desrosiers (1896-1916)

Léo-Paul Desrosiers, dont le prénom était en réalité Léopold, naquit à Berthier-en-haut le 11 avril 1896, d'une famille de seize enfants.

Son ancêtre paternel, Antoine Desrosiers, était originaire de Renaison, près de Roanne, entre Lyon et l'Auvergne. Cet ancêtre arriva en Nouvelle-France en 1636, comme "donné" des Jésuites. Bientôt il apprit les langues indiennes et devint interprète, se libérant ainsi des liens qui l'attachaient aux Jésuites. Il épousa en 1647 Anne Le Neuf du Hérisson, fille adoptive ou naturelle du seigneur Michel Le Neuf du Hérisson, qui fut gouverneur intérimaire de Trois-Rivières et juge royal¹. Un descendant de cette union s'établit à Berthier, sur un vaste domaine qu'il partagea ensuite entre ses fils. Quatre d'entre eux participèrent à la ruée vers l'or en Californie. Un revint avec la jolie somme de \$35,000, énorme pour l'époque; un autre demeura aux États-Unis. Un troisième vivota à San Francisco où il se maria trois

fois, la dernière fois à l'âge de 76 ans! Nonagénaire, il écrivait de longues lettres à son petit-neveu Léo-Paul Desrosiers, lui racontant les causes de son départ, les détails de son voyage et les divers incidents de sa vie².

Un autre fils de cette famille établie à Berthier fut notaire et longtemps percepteur des rentes seigneuriales. On dit que c'était un personnage pittoresque, sorte de figure légendaire qui apparaîtra, transposée, dans le roman *NORD-SUD*, de Léo-Paul Desrosiers. Un frère de ce notaire, Vincent, était cultivateur. Un fils de ce dernier, Louis, fut le père de l'écrivain.

La maison où naquit Léo-Paul Desrosiers appartenait à la famille depuis 1798. Le futur écrivain fut précédé et suivi de deux filles. Voici comment il évoque quelques souvenirs d'enfance, dans le tome I de sa trilogie romanesque intitulée *VOUS QUI PASSEZ*:

J'ai tourné moi-même la manivelle de la baratte; j'ai vu les moules de bois dans lesquels les mottes de beurre se garnissaient de fleurs de trèfle; j'ai connu la crémaillère dans le coin de la cheminée; j'ai passé des heures devant l'énorme métier où se tissaient des toiles et des étoffes. Je sais ce qu'est une tournette, un dévidoir, un cannelier. J'ai porté des chemises, des pantalons rapiécés sans fin, pièces par dessus pièces, jusqu'à l'ultime usure, quand les étoffes étaient rares, coûtaient de longs travaux³.

Sa mère, Marie Olivier, était une "femme déparpillée". Une de ses tantes "était peu à peu devenue l'âme de la maison"⁴.

Son père était un homme simple, austère et bon. Il ressemblait à Hyacinthe Heurfil, personnage de son roman *VOUS QUI PASSEZ*. De ce père, qui lui racontait constamment des contes folkloriques, il apprit à développer son imagination et son goût du merveilleux. Il acquit également le goût de l'histoire, surtout celle de la Nouvelle-France, qui ne le quitta jamais, après que son père lui eut raconté la captivité de l'ancêtre Antoine aux mains des Iroquois.

Léo-Paul Desrosiers fit ses études primaires à Berthier, puis ses études classiques au Séminaire de Joliette. S'il ne travaille pas très fort, il lit énormément, à tel point qu'à la surprise de tous il se classe premier au baccalauréat. Mais déjà, il débute dans les lettres avec des poèmes et des articles qu'il publie dans les journaux de Joliette.

L'étude du droit et ses débuts comme journaliste (1916-1919)

Dès ses études classiques terminées, Léo-Paul Desrosiers s'inscrit à la Faculté de droit de l'Université de Montréal, tout en publiant un premier article dans l'*ACTION FRANÇAISE* du chanoine Groulx.

Devenu avocat, il va ouvrir un bureau de collection à Québec,

mais n'étant guère fait pour les affaires, il renonce à sa profession d'avocat pour devenir journaliste au *CANADA*, où il fait du reportage pendant trois mois. Après quoi, il passe au *DEVOIR*, qui le nomme presque aussitôt chroniqueur parlementaire à Ottawa.

Son séjour à Ottawa (1920-1941)

Le séjour de Léo-Paul Desrosiers, pendant près de vingt-deux ans à Ottawa, représente pour le biographe une source importante de renseignements, puisque grâce à la femme qu'il allait bientôt épouser, et qui demeurerait le plus souvent à Montréal, nous disposons d'une longue correspondance entre les deux écrivains, devenus époux en 1922.

C'est donc à ce titre de chroniqueur du journal *LE DEVOIR* que Léo-Paul Desrosiers dut séjourner à Ottawa à partir de 1920 jusqu'à sa nomination comme bibliothécaire à Montréal en 1941.

Mais, un an avant son départ, il avait connu, dans les bureaux du *DEVOIR* sa future femme Marie-Antoinette Tardif, qui deviendra bientôt mieux connue sous son pseudonyme de romancière Michelle Le Normand. Comme je l'ai dit plus haut, celle-ci était encore à l'époque l'objet d'un amour sans espoir du poète Albert Lozeau, qui ne pouvait évidemment l'épouser à cause de son infirmité⁵.

Voici la première lettre conservée de Léo-Paul Desrosiers à sa future femme, datée du 28 décembre 1919:

Votre gentil petit volume⁶ m'a rejoint à Berthier où j'ai établi mes quartiers d'hiver...

...Je tacherai de vous faire parvenir ma petite étude⁷ dès le commencement de janvier.

Et maintenant, Mademoiselle, si j'étais fée et qu'il me fût permis de vous accorder ce que je voudrais, à l'occasion du nouvel an, je vous avoue que je demeurerais perplexe, me demandant quel don vous faire qui ne serait pas une superfluité...⁸.

Le 6 avril 1921, suit une autre lettre, dans laquelle se mêlent la tendresse du futur époux et quelques considérations littéraires:

...Je voudrais encore être près de toi, tenant entre mes baguettes de tambour tes jolies mains mulâtresses aux doigts effilés pour te parler doucement encore de littérature...

... Tu sais bien que les meilleurs auteurs se soumettaient volontairement à la critique de quelques amis, et changeaient en conséquence leur manuscrit. C'est ainsi que Fontanes corrigeait Chateaubriand, et Boileau, Racine. Chateaubriand et Racine, pour modifier ensuite leurs écrits et les corriger ne se croyaient pas moins des auteurs de grand talent et de premier ordre. Ils avaient raison. Pour ma part à moi, jeune adepte de la plume, je voudrais bien que quelqu'un m'indique toutes les

fautes que je fais et toutes les choses que je devrais faire afin de procéder avec plus de sûreté dans l'art d'écrire⁹...

Le 16 janvier 1922, il consulte sa fiancée à propos d'un appartement à trouver en vue de leur mariage prévu pour le mois de juin. Puis, le 21 avril, une autre lettre, plus tendre encore que la précédente:

Ma chère petite assoiffée d'amour,
... tu es une petite friande d'affection et de tendresse... alors ma chère grande et incomparable... nous tâcherons de préserver toujours et de conserver nos sentiments d'aujourd'hui et de rester dans le mariage deux amants incomparables et fous, ma chère gourmande d'amour¹⁰...

Trois ans plus tard, le 18 juillet 1925, prévoyant un retour à Montréal, il demande à sa femme, si elle se réhabituerait à Montréal. "Pour ma part, ajoute-t-il, ce sera dur, car d'y séjourner une couples d'heures m'horripile terriblement. Trop de bruits, trop d'animations, trop d'énervement¹¹".

Pourtant, il n'aime guère Ottawa non plus, comme nous le verrons plus loin. Il s'y fait pourtant des amis fort intéressants. Ainsi, le 9 mai 1930, il dit avoir vu Bourassa "... de bonne humeur, souriant, gai, heureux, et Armand Lavergne qui est aigri contre *LE DEVOIR* et Bourassa". Il voit également les traducteurs Théophile Dumont et Ernest Schenck, qui sont de retour d'Europe¹².

Le 4 juillet de la même année, il dit avoir envoyé à sa femme un livre de Gorki, et qu'il s'est mis à lire, pour sa part, un ouvrage de Sigrid Unset qu'il lui enverra" ... s'il est bon¹³.

Le 11 septembre suivant, il dit avoir quelque peu travaillé son roman, sans doute *NORD-SUD*, et qu'il a trouvé son ami Schenck" ... morose comme toujours¹⁴.

L'année suivante, le 11 avril, il écrit qu'il s'est promené avec René de la Durantaye, traducteur en chef des lois¹⁵.

Le 18 mai 1931, il reçoit du grand critique Louis Dantin, exilé à Cambridge, aux États-Unis, une lettre élogieuse à propos de son premier roman *NORD-SUD*:

Je crois vous avoir démontré par mon étude sur votre *NORD-SUD* tout le cas que je fais de ce que produit votre plume... Vous avez voulu, il me semble, tracer avant tout des paysages d'âmes, et des péripéties naissant d'instincts et de conflits intimes. C'est avec une observation très aiguë, mêlée d'une belle sympathie, que vous nous déroulez ces drames intérieurs, où se croisent les désirs, les tourments et les faiblesses de l'innombrable coeur humain, drames où rien n'est heurté, violent, emporté, mais qui composent surtout des

instincts réprimés, des joies manquées et des demi-souffrances. Il fallait un art très habile pour rendre émouvants ces sentiments ténus, presque invisibles et forcer le lecteur à les reconstituer avec vous¹⁶.

Deux mois plus tard, il écrit qu'il a dîné chez Marie-Rose Turcot avec le juge Robert Fontaine et le père Auguste Morissette, ainsi qu'avec Pierre Daviault. Le même mois, il soupe avec Ernest Schenck, qui semble devenir son ami le plus intime. Tous deux pessimistes, ils avaient au moins ce terrain d'entente.

Le 30 du même mois, il écrit avoir appris que Louis Dantin est revenu au Canada, qu'il a lu avec beaucoup d'intérêt *THE VOYAGE OUT* de Virginia Wolf, qu'il compare à Proust, et que les de Bellefeuille hésitent entre Saint-Jean-Port-Joli et Les Éboulements¹⁷.

Le 5 août 1931, il écrit une lettre intéressante et révélatrice sur la critique partielle de Louvigny de Montigny à propos de son livre *NORD-SUD*:

... Rencontré hier de Montigny qui m'a rabaisé mon livre jusqu'à zéro et me l'a réduit en poussière avec sa brutalité effrontée. L'ai écouté parler d'une oreille pas trop attentive... Sais-tu comment a fini mon entrevue avec de Montigny? Avec G. Duhamel. Il m'en faisait des éloges que tu imagines. Alors je lui ai dit que les livres de Duhamel, à part ceux de la guerre, supportaient à peine la lecture, malgré le bon français! Tu le vois bondir, n'est-ce-pas? J'ai eu bien du plaisir¹⁸.

Bientôt, c'est-à-dire dès le 14 août 1931, Léo-Paul Desrosiers commence à déverser sa bile contre la Chambre des communes, Ottawa en général et certains fonctionnaires en particulier, étant devenu lui-même fonctionnaire trois ans plus tôt. Ainsi.

... Espérons qu'un jour tout ira mieux dans cette pétaudière de Chambre des communes où l'on ne peut se fier à personne ni à rien¹⁹.

Cinq jours plus tard, il écrit, toujours à sa femme:

... Et c'est ainsi que vont les choses dans ce borborygme et cet infâme cloaque de la Chambre des communes.

Il n'y a que toi qui es ma consolation dans cette désolation et cette mer de scories(?) qui se succèdent depuis trois ans²⁰.

Trois ans après, soit le 24 juillet 1934, Michelle Le Normand recevait d'Alain Grandbois, à la veille de rentrer au Canada de Pékin, une lettre fort élogieuse à propos du roman *NORD-SUD* de son mari:

La lecture de *NORD-SUD*, que j'ai faite il y a quelques années, m'a été une véritable révélation. C'est Marcel Dugas qui me l'avait apporté... Et nous pouvions lire enfin des descriptions d'un paysage canadien qui ressemblait à lui-même, et non aux

paysages de Tchécoslovaquie, de Pologne ou du Venezuela, c'est-à-dire de partout ou de nulle part. Et sous ce rapport, nos écrivains ne nous ont guère gâtés... si j'avais un fils, je tenterais plutôt d'en faire un champion de boxe, de ping-pong ou de n'importe quoi²¹.

Le 8 décembre 1934, c'est cette fois le grand historien de l'art, Henri Focillon, qui fait l'éloge des deux écrivains dans une lettre adressée à Michelle Le Normand:

... Je n'oublie pas les heures charmantes d'Ottawa... Il y a dans tout ce que vous écrivez, Madame, un charme d'humanité recueillie, une qualité doucement attentive qui sont de la meilleure France... quelle fine voix de chez nous!... Puis-je vous prier de dire à l'auteur de *NORD-SUD* qu'il m'a lui aussi, bien profondément touché par son grand talent?

... Soyez assurée, Madame, que le Canada français vit avec force au coeur de la France et que des talents comme le vôtre et celui de M. Desrosiers sont les plus solides des liens spirituels²².

Le même correspondant écrivait le 3 juin 1936, cette fois à propos du *LIVRE DES MYSTÈRES* qu'il venait de recevoir, ce qui suit:

Laissez-moi vous dire que Léo-Paul Desrosiers a bien du talent, de la sorte la plus grave, la plus humaine, la plus pénétrante. Et, par talent, j'entends la qualité sensible, celle qui nous met... au coeur du secret. *LE LIVRE DES MYSTÈRES* (quel beau titre!) accorde selon le voeu de Barrès, le mystère et la lumière. J'admire cette qualité limpide, cette prose concise, aux paysages presque aériens à force de sobriété, et cette science des choses de l'homme, de la femme et du destin. Proust, sûrement, eût aimé des pages comme "À vingt ans". Combien nous accroissent de tels livres, qui ajoutent leur qualité propre au patrimoine français²³.

En septembre 1932, Léo-Paul Desrosiers corrige avec sévérité le prochain roman de sa femme, *LA PLUS BELLE CHOSE DU MONDE*, qui paraîtra en 1937. Le 6 août de cette année-là, il écrit à sa femme à propos d'Ottawa: "Peut-on haïr autant une ville²⁴?"

Le 29 juin 1938, il demande à sa femme de lui trouver l'adresse en France de l'écrivain régionaliste Henri Pourrat, avec qui tous deux deviendront de grands amis.

Le 2 juillet 1938, il écrit que Guy Sylvestre, fondateur de la belle revue littéraire *GANTS DU CIEL* lui a envoyé une lettre dans laquelle il lui dit qu'il parlera de son dernier livre quelque part, tellement il en est enthousiasmé²⁵. Il s'agit sans doute de son dernier roman *LES ENGAGÉS DU GRAND PORTAGE* qui paraît justement cette année-là.

Quatre jours plus tard, il se plaint de n'avoir reçu aucun accusé de réception de personne, suite à l'envoi de son livre *LES ENGAGÉS DU GRAND PORTAGE*, ni d'Albini Paquette, ni du sénateur Thomas Chapais. D'autre part, selon sa promesse, Guy Sylvestre a fait paraître un article élogieux dans *LE MAURICIEEN*.

Le 8 juillet 1938, il écrit:

... Ton billet au *DEVOIR* n'était pas gai; mon existence ne l'est pas non plus; ce sont toujours les mêmes intrigues à jet continu; ce bas grouillement de larves qui veut prendre le nom d'hommes rend malade²⁶.

Comme Léo-Paul Desrosiers était profondément nationaliste, il était évidemment sympathique au parti de l'Union nationale de Duplessis. Ce qui le rendait plutôt *PERSONA NON GRATA* dans les milieux libéraux d'Ottawa, où il travaillait comme rédacteur du Feuilleton et des procès-verbaux de la Chambre. Mais, ce qui ressort davantage de ses jérémiades, c'est surtout l'inévitable conséquence qui découle du fait d'appartenir à une minorité, laquelle consiste à s'entre-déchirer pour plaire à la majorité.

Ainsi, lisant les *RELATIONS DES JÉSUITES*, en vue de son vaste ouvrage sur les guerres franco-iroquoises du Régime français, il dit admirer la façon dont les Iroquois soignaient leurs prisonniers, afin de pouvoir continuer à les torturer. Il ajoute:

... Ça me fait penser à mon cas! des vacances pour me remettre d'aplomb, me renforcer, pour passer ensuite au travers de toutes les intrigues, de tous les troubles, de toutes les difficultés qui seront mon partage pendant dix mois. Réellement, le jeu ne vaut pas la chandelle²⁷.

Le 27 juillet 1938, la litanie se poursuit en ces termes:

Même chaleur à Ottawa, mêmes manoeuvres et mêmes embêtements qui en font une ville irrespirable et suffocante. Il me semble toujours que j'aimerais mieux vivre dans un *CHARNIER* avec cinquante cadavres en décomposition qu'avec ce ramassis de petits Machiavels de province... Il n'y a vraiment qu'ici que l'on peut rencontrer de ces canailles achevées, d'un fini que l'on ne rencontre nulle part ailleurs...²⁸.

Le lendemain, il écrit encore ceci:

... Je vois par tes conseils que tu as pour moi une ambition formidable; je ne suis pas encore placé assez bas dans le service civil, je ne suis pas encore assez foulé aux pieds, et mon salaire n'est pas assez petit. Il me faudra descendre un peu...²⁹.

Le 1er août 1938, "Ottawa continue à être intolérable!" Trois jours plus tard, il dîne chez les Rumilly, qui est alors à corriger les épreuves de son *MGR LAFLECHE ET SON TEMPS*. Le 8 du même

mois, on peut lire:

... [mes] deux interlocuteurs ont passé leur temps, pour mon édification, à déblatérer contre Duplessis, le clergé, etc. Les mêmes manoeuvres et intrigues, comme s'ils parlaient à un bébé!!! Ce sont toutes ces affaires qui me rendent malade- Et la conclusion, c'est toujours la même chose: *NE RIEN ME DONNER*, tâcher de m'empêcher de me jeter du côté conservateur, et surtout Duplessis, qu'ils craignent comme la peste, me faire refuser, ou s'employer à me faire refuser par conservateurs ou gouv. du Québec tout ce qu'ils pourront me faire refuser, me mettre en mauvaise posture auprès de tous les conservateurs³⁰!!!

Un an plus tard, Léo-Paul Desrosiers fait part de réflexions fort intéressantes sur le statut de l'écrivain au Québec. Sa lettre est datée du 4 juillet 1939:

... dire que celui qui a écrit ça (*NORD-SUD*) en est réduit au point d'être malade de dépression, de dénis de justice, de petites misères, d'embêtements, que l'on a mis sous la férule de cet homme (?)... qu'on l'a laissé au poste où le travail le tue peu à peu... enlever le prix David à ce livre qui méritait le prix Goncourt... Et l'on criera après que nos Canadiens français veulent une littérature... des romanciers- Merde! - Ils les tuent quand ils en ont³¹.

Dès le 24 août 1939, l'épistolier parle surtout de l'imminence de la guerre. Le 15 juillet 1940, il dit qu'il traduit quelques *BUCOLIQUES* de Virgile, pour se distraire des heures sombres qui se vivent à l'époque. Cinq jours plus tard, il dit lire Ovide, assurément pour chasser ses idées noires. Le 7 août 1940, il dit s'attendre à une invasion de l'Angleterre par les Allemands. Le 16 août, il rapporte que 1,000 avions ont bombardé Londres.

Enfin, le jour de sa délivrance survient le 2 mai 1941, alors qu'il est nommé Directeur de la Bibliothèque municipale de Montréal.

Bibliothécaire à Montréal (1941-1953)

Dès son accession à ce nouveau poste, Léo-Paul Desrosiers semble retrouver sa sérénité. Ainsi, écrit-il le 6 juillet 1941:

J'ai été à Berthier hier... Je me suis rendu à la vieille maison avec ma vieille tante. Quelle belle place... Tranquille, des arbres magnifiques, des pommiers, des noyers chargés, un jardin superbe. J'ai été épaté³².

Léo-Paul Desrosiers avait succédé à Aegidius Fauteux au poste de Directeur de la Bibliothèque municipale de Montréal. Mais, plus important encore pour sa réputation croissante en tant qu'historien, il lui succédait aussi à la *SOCIÉTÉ DES DIX*, où il donna régulièrement

son article annuel jusqu'à sa mort.

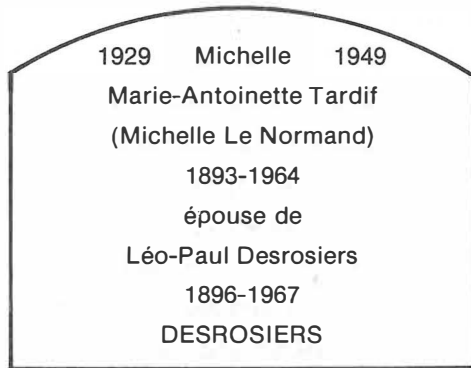
Retraite à Saint-Sauveur-des-Monts (1953-1964)

En 1953, Léo-Paul Desrosiers décidait enfin de prendre sa retraite. Et, enfin de pouvoir mieux poursuivre sa vocation d'écrivain, il décidait de se retirer dans ce beau village des Laurentides qu'est Saint-Sauveur-des-Monts.

Pendant son séjour à Saint-Sauveur, il écrit en effet ses plus belles oeuvres: *LES DIALOGUES DE MARTHE ET DE MARIE*, biographie de Marguerite Bourgeois parue en 1957; sa trilogie romanesque: *VOUS QUI PASSEZ* (1958), *LES ANGOISSES ET LES TOURMENTS* (1959), *RAFALES SUR LES CIMES* (1960); *DANS LE NID D'AIGLONS, LA COLOMBE*, biographie de Jeanne Le Ber, parue en 1963; et enfin *CHOMEDEY DE MAISONNEUVE*, biographie du fondateur de Montréal, parue l'année même de la mort de l'écrivain en 1967.

Dès la mort de sa femme, Michelle Le Normand, en 1964, Léo-Paul Desrosiers quitte Saint-Sauveur-des-Monts pour Montréal, où il mourra en 1967.

On peut voir au cimetière de Saint-Sauveur-des-Monts, la pierre tombale des deux écrivains, et y lire le texte suivant:



Conclusion

Cette brève esquisse voulait surtout évoquer les difficultés qu'éprouva Léo-Paul Desrosiers pendant son séjour à Ottawa, afin de me conformer autant que possible aux objectifs de notre Société. Il faudrait sans doute une autre causerie pour parler de l'oeuvre de cet écrivain.

Donnons-en toutefois quelques grandes lignes. En sa qualité de chroniqueur parlementaire à Ottawa, de journaliste, d'historien et d'essayiste, Desrosiers publia près de 2,200 articles dans presque

tous les journaux et périodiques importants du Québec. Il publia huit romans: *NORD-SUD* (1931), *LES ENGAGÉS DU GRAND PORTAGE* (1938), *LES OPINIÂTRES* (1941), *SOURCES* (1942), *L'AMPOULE D'OR* (1951), *VOUS QUI PASSEZ* (1959), *LES ANGOISSES ET LES TOURMENTS* (1959), *RAFALES SUR LES CIMES* (1960); deux recueils de nouvelles, *ÂMES ET PAYSAGES* (1922), *LE LIVRE DES MYSTÈRES* (1936); trois ouvrages historiques, *L'ACCALMIE* (1937), *COMMENCEMENTS* (1939), et *IROQUOISIE* (1947); et enfin trois biographies, *LES DIALOGUES DE MARTHE ET DE MARIE* (1957), *DANS LE NID D'AIGLONS, LA COLOMBE* (1963) et *CHOMEDEY DE MAISONNEUVE* (1967). Donc, au total, seize volumes et près de 2,200 articles, ceux-ci à eux seuls représentant sans doute une dizaine de volumes.

Toutes proportions gardées, compte tenu de la situation littéraire du Québec, où nos écrivains ont le plus souvent le souffle plutôt court, c'est dire que Léo-Paul Desrosiers fut un écrivain très fécond.

Quant à la qualité de son oeuvre, citons seulement quelques témoignages. Gonzalve Desaulniers: "*NORD-SUD* est le plus beau roman qui a été écrit chez nous... Je le place au-dessus de celui d'Hémon." Valdombre: "Telles pages, tels paragraphes... sont du Flaubert pur." Marie-Claire Daveluy: "... soin minutieux dans le dépouillement de nos vieux textes... La clairvoyance de l'historien a sans cesse tenu compte des exigences de l'écrivain...". Romain Légaré: "... oeuvre forte qui restera: c'est un modèle de roman historique". À propos de sa biographie de Marguerite Bourgeois, Rita Leclerc écrivait:

L'historien et l'homme de lettres qu'est M. Desrosiers ont conjugué les ressources de la science et de l'art pour faire revivre sous nos yeux cette étonnante figure de femme qui a laissé, et pour des générations à venir, sa marque dans notre pays... Il n'a... rien négligé pour reconstituer le plus fidèlement possible le cadre où a vécu son héroïne... Quand on sait les hautes fantaisies que se permettent certains biographes, cette probité historique mérite d'être louée... Oeuvre de lucide intelligence... style dense et mesuré... parfum de poésie qu'exhale... la plume heureuse de l'écrivain... oeuvre de toute première qualité³³.

Et, à propos de sa biographie de Jeanne Le Ber, Marie-Claire Daveluy écrivait: "... D'esprit méditatif et volontiers silencieux... le biographe s'est... mué en hagiographe érudit. Il n'est pas commun de s'exprimer si bien sur la vie érémitique dans l'Église³⁴".

Enfin, un de nos meilleurs critiques littéraires, Roger Duhamel, écrivait dans *LA PATRIE* du 15 juin 1958 à propos du roman *VOUS QUI PASSEZ*:

Le solide l'attire plus que le clinquant...

... Desrosiers est avant tout un descriptif; la nature vit avec intensité dans son récit.

Roger Duhamel, qui admirait tant Mauriac, aurait pu ajouter que Desrosiers était également un fin, et même un puissant psychologue.

Pourtant, malgré tous ces éloges probants, un soi-disant spécialiste de la littérature québécoise, Laurent Mailhot, ne souffle même pas un mot de Léo-Paul Desrosiers dans son esquisse de la littérature québécoise, parue dans le tome III du *DICTIONNAIRE DES LITTÉRATURES DE LANGUE FRANÇAISE*³⁵.

Serait-ce à cause de son obédience unioniste et catholique? Serait-ce parce qu'il écrivait en bon français et non en "joual"? Serait-ce parce qu'il était sérieux, studieux et opiniâtre au travail? C'est sans doute à cause de tout cela que Léo-Paul Desrosiers ne figure plus dans la panoplie littéraire du Québec. On lui préfère évidemment Michel Tremblay et les poètes incohérents des éditions du Noroît.

Pourtant, j'ai pour ma part la conviction qu'un jour on redécouvrira ce grand écrivain que fut Léo-Paul Desrosiers, comme, lors de la Renaissance, on exhuma avec délices les trésors de la culture gréco-latine.

Étant mélomane à mes heures, je me plais souvent à comparer les écrivains aux musiciens. Dans le cas qui nous occupe, pouvant qualifier Léo-Paul Desrosiers de "romantique classique", je ne saurais le rapprocher que de Brahms, plutôt que de Schubert, Schumann ou Chopin. On peut en effet facilement discerner chez Desrosiers et chez Brahms, ce même sérieux, cette même gravité et ce même souci de perfection de la forme.

Cet intermède musical terminé, je puis maintenant me demander: quand fera-t-on revivre ce grand écrivain méconnu que fut Léo-Paul Desrosiers? D'ici là, je vous ai très modestement ébauché une tentative de résurrection de cet écrivain que j'admire.

Jacques Guoin

BIBLIOGRAPHIE

* Texte d'une causerie prononcée devant les membres de la Société historique de l'Ouest du Québec, le 9 octobre 1987. Ce texte est une première esquisse d'un livre en préparation sur la vie et l'oeuvre de Léo-Paul Desrosiers.

- 1) *DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DU CANADA*, volume I: *DE L'AN 1000 à 1700*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1966, article de Raymond Douville, pp. 478-479.
- 2) Ces détails sont tirés de Julia Richer, *LÉO-PAUL DESROSISIERS*, Collection "Écrivains canadiens d'aujourd'hui", Montréal, Fides, 1966, 190 p.

- 3) Montréal, Fides, 1958, p. 16.
- 4) *ÂMES ET PAYSAGES*, Montréal, Éditions du Devoir, 1922, p. 12.
- 5) Voir mon article *UN ÉPISODE DANS LA VIE DE MICHELLE LE NORMAND (1911-1921)*, Cahier no 14, juin 1982, pp. 17-36, Société d'histoire des Pays-d'en-Haut.
- 6) Il s'agit de son premier volume, *AUTOUR DE LA MAISON*, paru en 1916, ou de son essai intitulé *COULEUR DU TEMPS*, paru en 1919. Le contexte ne permet pas de préciser davantage.
- 7) Il s'agit sans doute de son premier essai, "La nationalisation de notre littérature par l'étude de notre histoire", paru dans l'*ACTION FRANÇAISE* en février 1919.
- 8) Archives de Michelle Le Normand, Archives nationales du Québec à Montréal.
- 9) *IBID.*
- 10) *IBID.*
- 11) *IBID.*
- 12) *IBID.*
- 13) *IBID.*
- 14) *IBID.*
- 15) *IBID.*
- 16) *IBID.*
- 17) *IBID.*
- 18) *IBID.*
- 19) *IBID.*
- 20) *IBID.*
- 21) *IBID.*
- 22) *IBID.*
- 23) *IBID.*
- 24) *IBID.*
- 25) *IBID.*
- 26) *IBID.*
- 27) *IBID.*
- 28) *IBID.*
- 29) *IBID.*
- 30) *IBID.*
- 31) *IBID.*
- 32) *IBID.*
- 33) *LECTURES*, nouvelle série, vol. 3, no 20, 15 juin 1957, pp. 213-214.
- 34) *IBID.*, vol. 10, no 4, décembre 1963, pp. 93-94.
- 35) Paris, Bordas, 1984, pp. 1824-1830.

LA VIE ET L'OEUVRE DE JACQUES GOUIN (1919-1987)

La vie de Jacques Gouin fut complète de bien des manières. Tout d'abord il est né à Montréal en 1919 et fit le cours scientifique au Mont Saint-Louis de 1929 à 1937. Ces études se terminèrent par l'obtention d'un diplôme. Ensuite il quitte cette institution pour poursuivre ses études à l'Université McGill en littératures française et anglaise. En 1941, il est couronné Honours B.A. dans ces différentes matières.

Le père de Jacques Gouin était médecin lequel mourut en 1926. Aussi Jacques Gouin devint orphelin à l'âge de 7ans. Sa mère, devenue veuve, alla demeurer chez l'une de ses soeurs, mariée et sans enfants. Son oncle devint pour lui comme un nouveau père.

Avec la venue de la guerre 1939-1945, il décide le 15 juillet 1942 de se porter volontaire dans l'armée canadienne. Il avait épousé auparavant Lucrèce Grisé, de Saint-Césaire, le 9 mai 1942. Elle le fit père de deux fils et de deux filles.

Après son entraînement militaire au Canada et en Angleterre, il fit la campagne dans le nord-ouest de l'Europe comme officier dans le 4ième régiment d'artillerie moyenne. Il traverse la Normandie, participe à la bataille de Caen, aux campagnes de Belgique, de Hollande et d'Allemagne.



Un grand historien est disparu.

M. JACQUES GOUIN

En 1945, il est de retour au Canada et fait carrière comme traducteur dans la fonction publique fédérale à Ottawa. Il termina ce travail en 1974 comme traducteur en chef au quartier général de la défense nationale à Ottawa.

Jacques Gouin a consacré ses jours de retraite à la recherche historique. Il fut membre de nombreuses sociétés dont voici quelques noms: L'Institut d'histoire de l'Amérique française, la Société historique du Canada, la Société des écrivains canadiens, l'Union des écrivains québécois; il fut également fondateur et premier président de la Société historique de l'ouest du Québec à Hull et de la Société d'histoire des Pays-d'en Haut à Saint-Sauveur-des-Monts.

LISTE DES OUVRAGES DE JACQUES GOUIN

1. Histoire politique et militaire de la seconde guerre mondiale, Le Droit, Ottawa, 1959.
2. Par la bouche de nos canons: Histoire du 4e Régiment d'artillerie moyenne (1941-1945), Imprimerie Gasparo, Hull, 1970.
3. William-Henry Scott ou le destin romanesque et tragique d'un rebelle de 1837, Société historique de l'ouest du Québec, Hull, 1972 et 1980.
4. Témoins silencieux, Cimetières canadiens militaires, Ministère des Anciens Combattants, Ottawa, 1974.
5. Antonio Pelletier: La vie et l'oeuvre d'un médecin et poète méconnu (1876-1917), Éditions du Jour, Montréal, 1975.
6. Lettres de guerre d'un québécois (1942-1945), Éditions du Jour, Montréal, 1975.
7. Les Gouin en Amérique, Éditions du Bien Public, 1979.
8. Sir Lomer Gouin, Les Éditions Marie-France Ltée, Montréal-Nord 1981.
9. Histoire du Régiment de Maisonneuve (1880-1980), Mediacbec, Louiseville, Montréal, 1980.
10. Les Panet de Québec: histoire d'une lignée militaire, Montréal, Bergeron, 1984.
11. Auteur de nombreux articles sur des sujets historiques dans le journal Le Droit, Ottawa, la Revue d'histoire de l'Amérique française, la Revue d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale de France; il fut fondateur et rédacteur en chef de la Revue Asticou à Hull, et de la revue les Cahiers d'histoire des Pays d'en-Haut à Saint-Sauveur-des-Monts.

La Rédaction

LE COÛT DE LA VIE À HULL ET DANS L'OUTAOUAIS AU TOURNANT DU SIÈCLE

Qu'ils sont loin déjà ces jours heureux du bon vieux temps alors que l'on pouvait se contenter de quelques cents dollars par année et vivre assez convenablement.

Pourquoi, en effet, les anciens de Hull, à la fin du siècle dernier, auraient-ils eu des soucis d'argent? En regard des prix que nous devons aujourd'hui payer, le coût de la vie, en 1885, nous paraît maintenant dérisoire.

À cette époque on pouvait louer une maison très convenable pour un loyer de \$10 par mois. Et le bois, pour se chauffer, ne coûtait que quinze cents le voyage.

Au marché

Nos grand-mères, quand elles se rendaient au marché St-Eustache sur le carré de l'hôtel de ville, pouvaient trouver un choix abondant de viandes et de produits à des prix incroyables.

Le rôti de boeuf ne se vendait que huit et treize cents la livre et le boeuf à bouillir six et dix cents. On payait le lard dix et treize cents la livre; le jambon, 12 et 15; le steak de lard, 12 et 13. Quant au mouton et au veau ils ne coûtaient que sept et dix cents la livre. L'agneau valait quinze et dix-sept cents.

Enfin on payait les oeufs douze et quatorze cents la douzaine et le beurre 23 et 25 cents la livre.

Perdrix et canards

Quel heureux temps où l'on pouvait acheter au marché des perdrix et des canards noirs que, pour tout l'or du monde, on ne saurait acheter aujourd'hui légalement!

Mais, dans le bon vieux temps, les anciens se régalaient de perdrix qui ne leur coûtaient que 40 et 50 cents la paire et de canards noirs à 70 et 80 cents la paire.

Si, faute de perdrix ou de canards noirs, ils devaient se contenter de lièvres, ils les payaient 35 cents la paire à moins qu'ils eussent préféré manger de la dinde qui se vendait \$1.50 et \$3.00 la paire. Quant aux vulgaires poules leur prix n'était que de 50 et 60 cents la paire.

Légumes au sac

Il n'était pas encore question comme aujourd'hui de vendre les légumes à la livre. Tout se vendait au sac et pour des chansons. Les patates, 45 et 50 cents le sac; les navets, 25 et 30 cents le minot; les carottes, 50 et 60 cents le sac; les choux, 25 et 30 la douzaine; les

oignons, 80 et \$1.00 le sac.

Un baril de belles pommes ne coûtaient qu'un dollar. Le sirop d'érable se vendait à 20 et 30 cents le gallon et le tabac en feuille à 15 cents la livre.

À la mode

C'était, pour sûr, le bon vieux temps que cette belle époque où il n'en coûtait pas trop cher pour être à la mode.

Chez F. X. Martin et chez Gédéon Lafond, les grands magasins du temps, on pouvait acheter des pantalons tout laine pour seulement \$1.25 chacun. Le chapeau de feutre (le fameux melon des Beaux Brummel de jadis) ne coûtait que 25 cents et pour le même prix on pouvait acheter des camisoles et des caleçons (et de première qualité, s.v.p.)

Le revers

Mais toute médaille, si belle soit-elle, doit avoir son revers. Si les prix étaient dérisoires les salaires l'étaient aussi et peut-être davantage.

À l'époque, presque toute la population travaille dans les scieries des Chaudières. On n'y gagne que \$1.25 par jour pendant sept mois de l'année seulement. Ce qui représente à peine un gain annuel de \$225.

Le salaire des bûcherons dans les chantiers n'est que de 15 à 26 dollars par mois. Et le travail féminin dans les usines ne rapporte que 70 et 80 cents par jour, moins de cinq dollars par semaine.

Les collets blancs

Proportionnellement, les "collets blancs" ne gagnent guère davantage. Me Alfred Rochon (et son successeur Me C. B. Major) ne reçoivent que \$600 par année comme avocats conseils de la ville P. A. Thibault, reçoit \$100 par année comme trésorier de la ville; \$400, comme percepteur du revenu de l'aqueduc et \$100 comme greffier de la cour du recorder, soit \$600 en tout par année. En 1898, Joseph Raymond est engagé comme assistant-trésorier et reçoit un salaire annuel de \$200.

\$800. par année

Et il en fut ainsi pendant assez longtemps, puisque deux ans avant la déclaration de la guerre de 1914 "Le Temps" d'Ottawa pouvait écrire le 30 janvier 1912 qu'"il est impossible de vivre convenablement à moins d'avoir un revenu annuel d'environ \$800".

C'était à l'époque où l'on trimait toute une journée de dix heures dans les cours à bois et les usines d'Eddy et de Booth pour gagner à peine \$1.25 c'est-à-dire ce que l'on gagne aujourd'hui (et même davantage) pour seulement une heure de travail.

C'était tout de même le bon vieux temps. Le "bon vieux temps" des anciens qui savaient être heureux à leur façon. Et cette façon d'être heureux était peut-être, qui sait? la meilleure.

Edgar Boutet
Le journal LE DROIT
Le 2 août 1958



M. Ernest Cinq-Mars
Historien de la ville de Hull au front durant la guerre 1914-18.
Archives publiques du Canada.

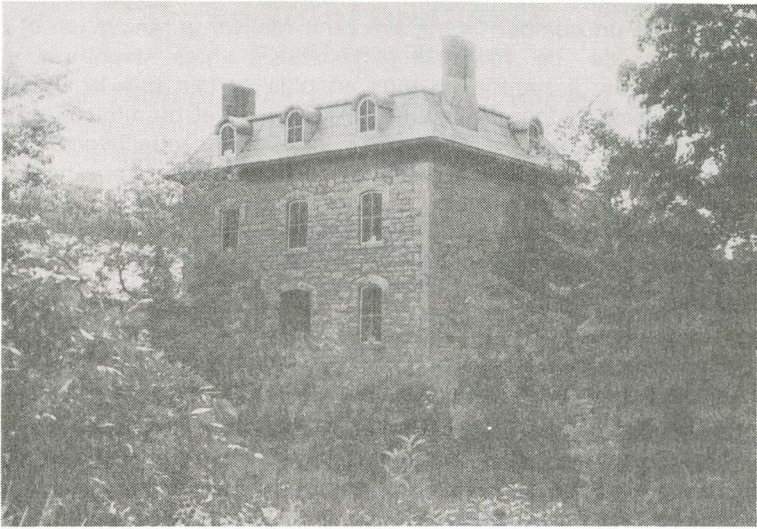
LE CHÂTEAU LOGUE/MAISON NAULT DE MANIWAKI UN JOYAU DU PATRIMOINE POURRAIT RENAÎTRE

En 1887 fut construite, tout près de la rivière Gatineau, la résidence de Charles Logue (1846-1900), un commerçant prospère de Maniwaki. Cette résidence, par ses dimensions relativement imposantes et par la nature des matériaux utilisés (pierres ciselées à la main), impressionna tant les premiers habitants de Maniwaki, une ville fondée quelques décennies plus tôt, en 1851, que ceux-ci la surnommèrent bientôt le "Château Logue".

De style Second Empire, cette maison convenait bien à Charles Logue, propriétaire d'un petit empire commercial dans le nord de la Gatineau. Le recensement fédéral de 1871, d'ailleurs, souligne qu'il possédait à cette époque cinq édifices (le "Château", trois entrepôts et une grange), quatre carrioles, une charrette, une embarcation, quatre chevaux, etc., sans oublier quelques milliers de fourrures dont il faisait la traite avec les Amérindiens, en particulier les Algonquins, nombreux alors à graviter autour du poste de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson installé à courte distance de sa résidence, au confluent des rivières Désert et Gatineau. Charles Logue, qui fut aussi propriétaire d'un magasin général, était également actif dans les domaines de la coupe et de la vente du bois.

Venu de Straban (Ulster), au début de la décennie 1860, en compagnie de ses frères William, Patrick et James, à une période où l'Irlande appauvrie voyait fuir sa population au loin, Charles Logue avait rapidement trouvé en cette généreuse terre d'Amérique l'aisance et la richesse, dont la plus belle illustration fut sa demeure, son "Château". Comprenant sous-sol, rez-de-chaussée, premier et second étage, cette maison était constituée d'une section à l'avant, réservée à la famille Logue (Charles fut marié d'abord à Élisabeth Farrel, puis à Annie-Marjorie Kennedy), et d'une autre à l'arrière, pour les domestiques.

À la mort de Charles Logue, en 1900, la résidence passa aux quatre enfants de sa seconde épouse: Charles-Edward, qui en prit le contrôle effectif, ainsi que Marguerite, Mary et Kathleen. Le seul enfant issu de la première union de Charles, John Patrick, qui devint le premier maire de Maniwaki en 1904, ne prit pas part à cette transaction. Charles-Edward suivit les traces de son père, tâta du commerce, brassa des affaires, fut maître de poste, policier. Lorsque le Château fut victime d'un incendie en 1923, il reconstruisit l'intérieur et le toit, détruits par le sinistre qui n'avait laissé que les fondations et les murs.



Le "Château Logue / Maison Nault.

Mis en faillite par la Grande Crise, Charles-Edward vendit la résidence familiale à ses soeurs en 1930, lesquelles, après quelques transactions, la cédèrent à Ernest Nault en 1933. Ainsi, le "Château" venait de passer aux mains d'une autre grande famille de la Gatineau, celle des Nault. Fils du commerçant Jean-Baptiste Nault, Ernest, né en 1895, mort en 1980, était l'aîné d'une famille de neuf enfants. De Montcerf, où il possédait un commerce, il s'établit à Maniwaki l'année même de son acquisition du "Château".

Le nouveau maître du Château, dès lors connu aussi sous le nom de Maison Nault, y demeura, avec sa famille de onze enfants, jusqu'en 1964. Ensuite, le bâtiment fut divisé en neuf appartements doubles et occupé par des locataires, dont certains de ses enfants.

Ernest Nault aura été propriétaire de cette résidence pendant 38 ans en tout, puisqu'en 1971 la Société d'aménagement de l'Outaouais (SAO) procédait à l'expropriation du terrain et du bâtiment pour leur incorporation au Centre touristique de la Haute-Gatineau.

Six ans plus tard, la SAO annonçait officiellement que pouvaient être déposés auprès d'elle des projets de rénovation et d'utilisation de ce bâtiment patrimonial en bien piteux état. Car le Château Logue/Maison Nault souffre de l'oubli et de l'abandon. Les vitres sont brisées, les murs se craquèlent, les débris s'amoncellent sur les planchers: la maison, autrefois fière et orgueilleuse, tombe en ruines.

Le Comité socio-culturel de Maniwaki s'impliqua alors et commença un combat de dix ans pour réaliser la rénovation et le sauvetage de ce monument. Après maintes aventures et mésaventures, il semble de plus en plus certain que le Comité réussira, avec l'appui de la Ville de Maniwaki et du ministère des Affaires culturelles du Québec, à concrétiser effectivement la renaissance et le retour à la vie de ce témoin des temps passés: bibliothèque municipale, Centre d'interprétation, locaux d'organismes culturels viendront éventuellement insuffer un sang nouveau à ce bâtiment dont la rénovation a tant tardée.

Sources:

- Entrevues avec Jeannine Logue, Marjorie O'Leary et Herbert Nault (membres des familles Logue et Nault);
- "Maison Nault, histoire, relevé, analyse", ETHNOTEC inc., par Yves Laframboise et Jacques Guimont, Québec, 1980;
- "Maniwaki et la vallée de la Gatineau", Anastase Roy, Imprimerie du Droit, Ottawa, 1933;
- Dossiers personnels.

Charles Millar

LE TROU DU DIABLE

Par Edgar Boutet

Le "*TROU DU DIABLE*", aux chutes Chaudières, a longtemps hanté l'imagination des anciens de Hull qui, à son sujet, ont raconté bien des légendes qui, malheureusement, ne sont pas parvenues jusqu'à nous.

Philémon Wright, pionnier du canton de Hull, fut le premier, sauf erreur, à nous en donner une description assez précise. Au début du siècle dernier les Chaudières que le "progrès" n'avait pas encore harnachées étaient une vraie merveille de la nature.

Les chutes en 1823

Voici la description que Wright nous en a laissée en 1823.

"La chute Columbia (sic) qui avoisine le village du canton de Hull est de nature curieuse. Une chaîne de rochers, qui s'étend d'un bord à l'autre de la rivière, force l'eau de tomber perpendiculairement de la hauteur de 30 pieds; et au haut de cette chute se trouvent trois îles, dont l'une sépare le cours d'eau et fait qu'une quatrième partie de cette eau s'éloigne, tant soit peu, de son cours naturel et vient se décharger dans un abîme immense lequel a été sondé jusqu'à la profondeur de 113 pieds; cette eau se perd ensuite dans les entrailles de la terre, et personne n'a pu découvrir ou finalement cette eau se décharge..."

Cette caverne entraîne vers elle aux hautes eaux du printemps une quantité d'arbres et de bois, et il est surprenant de voir avec quelle vélocité ces bois tournent à l'entour du gouffre, et ce par la force de l'eau qui forme et rassemble une quantité prodigieuse d'écume et brisants de l'épaisseur de six ou huit pieds."

Le trou du diable

Mais pourquoi le "trou du diable". Très probablement parce que, pendant de nombreuses années, on disait que celui qui tombait dans ce trou était perdu à jamais.

Benjamin Sulte, dans un mémoire à la Société Royale du Canada, écrivait en 1924:

"L'on croit généralement que tout objet jeté dans cette ouverture disparaît à jamais ou ne réapparaît que deux milles plus bas dans la rivière près de l'embouchure de la Gatineau."

"Un vieux résidant m'a raconté qu'il se rappelait que des garçons pêchaient dans ce trou avec 180 pieds de ligne munie d'un plomb de deux livres et prenaient d'énormes poissons-chats de cheval."

"Il m'a raconté aussi que lorsque l'on a construit des moulins à

cet endroit un cheval et une charette tombèrent dans le trou et disparurent."

Ses victimes

"La charette revint à la surface mais on ne revit jamais le pauvre cheval, la théorie étant qu'il avait été dévoré par les trop nombreux poissons-chats."

Le 16 juillet 1894 un garçonnet de six ans du nom de Brisebois dont les parents habitaient la "Petite Ferme" se noie dans le "Trou du diable" et ne fut jamais retrouvé.

Et l'on raconte que M. Millen, ancien président de la compagnie E. B. Eddy, est lui-même tombé dans le trou. Il fut heureusement sauvé d'une mort certaine par la courageuse intervention d'un M. Fabien Soulière.

En septembre 1890 un remous se forme dans l'amas de bran de scie et de planches qui tourbillonne à la surface du gouffre qui soudainement se vide partiellement. Mais jamais depuis le "Trou du diable" s'est ainsi vidé.

Son secret

Comme on l'imagine bien personne ne fut assez téméraire pour tenter d'arracher son secret au "Trou du diable" qui exerçait sur tous les esprits une influence presque terrifiante. Si bien que l'on répétait, en y croyant dur comme fer, que le trou avait attiré dans son tourbillon plus d'une centaine de victimes. C'était naturellement des propos exagérés dont est friande la rumeur publique.

Mais il devait arriver qu'un jour le "Trou du diable" fit une dernière victime et ce jour-là son secret fut révélé.

Edgar Boutet
Le journal LE DROIT
Le 29 mars 1958



Droits réservés par la Société historique de l'ouest du Québec Inc. Dépôt légal, 4^{ème} trimestre 1987. Bibliothèque nationale du Québec, Bibliothèque du Canada.

Asticou, Cahier nos 1 et 2 (deuxième impression): \$1.00

Asticou, Cahiers nos 3-8: \$1.00 chacun.

Asticou, Cahier no 9: \$2.00.

Asticou, Cahier double nos 10-11:

"La presse québécoise et hulloise d'expression française" \$2.00.

Asticou, Cahier no 12

"Buckingham 1906" (deuxième impression): \$2.00.

Asticou, Cahier no 13: \$2.00

Asticou, Cahier no 14: \$2.00

Asticou, Cahier no 15: \$2.00

Asticou, Cahier no 16: \$2.00

Asticou, Cahier no 17: \$2.00

Asticou, Cahier no 18: \$2.00

Asticou, Cahier no 19: \$2.00

Asticou, Cahier no 20: \$2.00

Asticou, Cahier no 21: \$2.00

Asticou, Cahier no 22: \$2.00

Asticou, Cahier no 23: \$2.00

Asticou, Cahier no 24: \$2.00

Asticou, Cahier no 25: \$2.00

Asticou, Cahier no 26: \$2.00

Asticou, Cahier no 27: \$2.00

Asticou, Cahier no 28: \$2.00

Asticou, Cahier no 29: \$2.00

Asticou, Cahier no 30: \$2.00

Asticou, Cahier no 31: \$2.00

Asticou, Cahier no 32: \$2.00

Asticou, Cahier no 33: \$2.00

Asticou, Cahier no 34: \$2.00

Asticou, Cahier no 35: \$2.00

Asticou, Cahier no 36: \$2.00

Edgar Boutet, *85 ans de théâtre à Hull*, Hull, S.H.O.Q., 1968, \$3.00.

N.B.: - Tous les prix indiqués ci-dessus sont sujets à changement sans autre préavis.

- Également disponible en série complète (1 à 36) pour \$40.00.

Jacques Gouin, *William Henry Scott ou le destin romanesque et tragique d'un rebelle de 1837*, Hull, S.H.O.Q., 1972, (nouv. éd. augm. d'un chapitre inédit, Hull, S.H.O.Q., 1980, 40 p. \$3.00)

Guillaume Dunn, *Les Forts de l'Outaouais*, Montréal, Éditions du Jour, 1975, 168 p.: \$4.95.

Lucien Brault, *Aylmer d'Hier / of Yesteryear*, Aylmer, 1981, 272 p. \$12.00.

Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois (1942-1945)*. Montréal, Éditions du Jour, 1975, 343 P.: \$9.95.

Joseph Jolicoeur, *Histoire anecdotique de Hull*, Hull, S.H.O.Q., 1977, 100 p.: \$3.50.

Joseph Jolicoeur: *Histoire anecdotique de Hull*, Tome II, Hull, S.H.O.Q., 1979, 117 p.: \$4.00.

Nota: Toutes ces publications sont en vente au siège social de la S.H.O.Q., C.P. 1007, Place du Portage, Hull, Québec J8X 3X5 et dans toutes les bonnes librairies.

\$2.00 dollars